

BRODERIES D'OR

CYNTHIA CLOUTIER DESCHENES



La dernière feuille tombe de l'arbre s'appuyant sur ma fenêtre. Mon arbre s'est dévêtu trop tôt, peut-être encouragé par mon désespoir. Les autres feuillus, tout le long de la rue, reflètent encore du brun et du rouge contre les fenêtres des voisins. Grâce à mon atterrement, la maison entière est devenue sombre. Je suis moi-même effacé, une ombre dans la ville. Sans ma femme rayonnante, sans son sourire et ses espoirs, sans ses rires et ses questions, les journées sont difficiles. Et elle ne reviendra pas. Ce n'est pas comme si elle était partie aller faire des commissions pour la journée ou comme si elle était allée visiter ses parents pour la semaine. Elle ne reviendra jamais, partie avec notre futur enfant là où Dieu saura en prendre soin. Cet accident a été le tournant principal de ma pauvre vie. Toutes perspectives ont complètement changées en une simple journée. J'adorais les intérêts de ma femme, je l'encourageais dans ce qu'elle faisait, mais maintenant, au point où j'en suis, je rêve qu'elle n'est jamais eut envie de protéger les droits des femmes. En effet, elle voulait apprendre la science, apprendre le droit, soigner les gens, les défendre : elle voulait changer le monde et prendre autant de place qu'un homme. Chose que peu de gens acceptaient. Si seulement elle n'avait pas osé les manifestations. Réellement, je ne l'aurai jamais empêchée, mais si j'avais essayé, peut-être qu'elle serait là pour me remercier. Cela fait maintenant une semaine, seulement une semaine que je vis seul, dans cet endroit qui s'est décrépi à la même vitesse que mon être.

Les fins rideaux violets laissent passer les premiers rayons du soleil d'automne. Ils éclairent chaque petite poussière en suspend dans l'air. Cette journée allait être une journée comme les autres. Une journée qui allait suivre la précédente et précéder la suivante. Depuis quelques années, j'étais entré dans une routine reconfortante, je ne m'inquiétais plus de la vie et de ses problèmes. En tant que cocher, métier que je pratiquais depuis quelques années, j'étais heureux. Je parlais constamment avec mes clients, m'inquiétant de leurs vies, de leurs journées. Je voulais que les leurs se passent aussi bien que les miennes. Lorsque je ne travaillais pas, j'allais souvent chez ma mère, bien loin de la ville. Elle se sentait bien seule depuis que mon père était mort, et s'occuper de toute la terre seule était difficile pour elle. Elisa, ma femme, nous accompagnait pour lui tenir compagnie pendant que je faisais de petits travaux à l'extérieur. Ma mère l'adorait, elle aimait ses opinions, ses discussions, sa présence. Elles se ressemblaient en quelques points : la joie de vivre malgré tout, les yeux brillants à toutes petites surprises brisant la routine, le sourire en me voyant entrer dans la pièce.

Les journées sont grises, l'hiver arrive. Tous les matins, je mets mon manteau, mon chapeau, j'attèle mon cheval et je pars pour une journée de travail. Les gens sont calmes, le froid qui s'en vient les ralentit. Peu me parlent. Qui voudrait me parler avec l'air que j'ai ? Mes cheveux noirs commencent à être longs et je n'ai pas dû me raser depuis une semaine. Certains doivent même éviter de monter dans mon cab, attendant plutôt le prochain qui va sûrement passé bientôt. Les journées sont longues et les rues sont sales.

Je fais embarquer un homme au manteau noir. Un foulard blanc est attaché à son cou. Bien que le par-dessus est l'air de moindre qualité, l'écharpe paraît coûteuse. Pourtant, rien ne rayonne chez lui à part ce petit tissu blanc. Il n'est pas différent de tous les autres hommes dans la foule. Alors que je monte à l'arrière, il me dit sa destination par l'entrebâillement et je ne réponds rien. Je m'affère à le mener à destination. Mais bientôt il commence à me parler.

« Quel est votre nom, cocher ? »

Je n'ai plus de nom, un nom ne peut définir une personne et connaître le nom d'une personne ne vous détaillera pas sa personnalité. Un nom sert à ceux qui vous appellent, mais qui m'appelle ? « Burton » répondis-je, les yeux posés entre les deux oreilles de mon cheval.

« Vous passez souvent par ici ?

- Oui, puisque c'est mon métier.

- Vous en avez entendu parler ?

- Entendu parler de quoi, sir ?

- De cette manifestation. Troublante chose, n'est-ce pas ? J'y étais, je suis toujours sur ce genre de conflit ces derniers temps. »

Je hoche la tête tristement, mais me rappelant que le client ne peut me voir, j'approuve lentement. Il a bien l'air de comprendre que le sujet ne m'intéresse pas, mais continue tout de même à parler vaguement de ce qu'il a vu, d'une telle sorte qu'il veut que je lui pose des questions. Je tourne dans une ruelle sombre, il y a trop de calèches sur l'avenue, à cette heure les déplacements sont fréquents. Cet homme m'énerve. Assis juste devant moi, il garde la tête haute et à l'air de savoir de quoi il parle, mais il ne peut pas s'imaginer. Repasser sur cette place publique m'ouvre le cœur à chaque fois, en entendre parler me tue. Cette image constante de ma femme me souriant est imprégnée dans mon esprit. Je l'entends rire, on dirait des clochettes qui résonnent dans mon esprit. Apparemment, l'escapade est déjà arrivée à terme. Il aurait dû prendre le prochain cab, l'ambiance aurait été plus vivante.

Je sors du petit café sombre au coin de la rue, une boisson chaude entre les mains et monte dans mon cab. Bridge Street est beaucoup trop bruyante. La *Clock Tower* est en construction, apparemment ils déplacent Big Ben et une foule de gens regardent de tout en bas. La Tamise que j'aperçois d'ici est calme et brumeuse, elle a toujours l'air aussi infectieuse et sale. Un couple me fait signe de la main, je descends dont leurs ouvrir la portière. La femme est fine et gracieuse, elle porte des couleurs sombres : du violet, du bourgogne. Un grand chapeau orné de roses noires est déposé sur ses boucles blondes. Elle est jeune, elle sourit. Elle ressemble malheureusement à Elisa. Son mari est grand, les cheveux très foncés, il ne porte pas de chapeau et est habillé de couleurs terres, de motifs très complexes, de borderies d'or. Apparemment, ils sont riches, de la bourgeoisie.

« Où puis-je vous emmener ? » que je leur demande. Je monte à l'arrière du cab. Par l'entrebâillement je vois les boucles blondes de la demoiselle. Je les entends discuter. Apparemment ils parlent de leurs enfants. Mervin devrait commencer à accompagner son père au fumoir et Juliet est bornée, elle ne veut pas s'occuper de sa jeune sœur. J'imagine ce jeune garçon aux boucles brunes, bien propre et parlant bien, n'étant pas autorisé à jouer dans la cour de peur de salir ses vêtements blancs. Sa sœur, elle, à peine 8 ans, elle voudrait jouer à la poupée, mais sa cadette qui n'a pas un an pleure, et sa mère veut l'habituer à s'occuper d'une famille. Je revois alors l'enfant que j'aurais eu : une petite fille en santé, avec des cheveux bouclés d'un beau auburn. Elle aurait pu jouer tant qu'elle l'aurait voulu dans notre minuscule cour et avec toutes les poupées que nous aurions pu lui acheter. Nous ne l'aurions jamais obligé à faire quelque chose qu'elle n'aime pas. Elisa lui aurait appris la broderie, mais seulement si elle était intéressée, et à un âge décent. À 8 ans, notre petite fille irait encore jouer au parc, même si celles des voisins changerait déjà des couches et préparerait le souper. Ce sont les gens de la bourgeoisie qui pense qu'un enfant peut tout de suite être

responsable et faire des choses d'adultes. Et c'est pourquoi ils deviennent si hautains en vieillissant. Tous ces gens ont toujours détestés les gens comme ma femme. Elle se force pour que toutes les femmes soient mieux, aient plus de liberté et en retour, elle en meurt et ces gens, qui ne posaient pas regards sur elle, ne l'ont même pas remerciée puisque c'est une entrave à la religion que de demander d'être éduquée, faire autre chose que s'assurer de la santé de la famille. Leurs familles ne vont vraiment pas bien, mais les apparences comptent plus que tout. Pour ces gens, vivre dans le mensonge, être beau et avoir l'air intéressant, c'est tout ce qui compte. Cela me désole, m'attriste, m'énerve, me tue, les tue. Ils finissent le voyage sans dire mot.

J'arrive près de chez ma mère. Pour une fois, il fait beau ici, il n'y a aucuns nuages et peu de vent, on sent même le soleil nous réchauffer la peau. C'est sur que dès qu'on sort de la ville enfumée on se sent mieux, tout est plus sain en campagne. J'ai hâte de la voir, elle est toujours heureuse de me voir, surtout que je viens de plus en plus souvent et elle a toujours le sourire même si la raison de ces visites est triste. Je vais la saluer longuement et je vais ensuite mener mon cheval à l'écurie. Je prends le temps de le panser, de lui donner à manger, de refaire la litière. Je lave l'intérieur de mon cab et je vide la trappe arrière qui sert de rangement. Je m'assois ensuite sur une botte de foin. Dès que je ferme les yeux, j'y vois Elisa qui me sourit, comme à l'habitude. Apparemment, elle est heureuse. Je suis si triste. Si enragé. Je m'en veux. Pour l'ampleur de ce que j'ai pu faire. Depuis deux semaine, tout est brouillé, je me rappelle à peine de mes actions. À un tel point, qu'on aurait dit que parfois j'étais complètement endormi en plein milieu de la journée. J'étais devenu mort-vivant. Mort-vivant en soif de vengeance. J'ouvre les yeux et je pose le regard sur les trois corps inanimés à quelques pieds de moi. Je m'en veux énormément, je suis fou, c'est impardonnable. Je me lève et fait un nœud dans la corde que j'ai pris le soin d'emmener. Je la passe autour d'une poutre et je monte sur la botte de foin. Je suis conscient de mes actions, de ce que j'ai commis. Je sais que Mervin et Juliet ne reverront jamais leurs parents, tout comme je ne reverrai jamais ma femme. Je laisse un monde derrière moi, mais je crois que c'est un monde bien assez triste pour supporter ma douleur. Je sais que ma mère trouvera cet homme au foulard blanc, cette femme au chapeau à roses et son mari au manteau doré. Et surtout moi, aux yeux vides, les pieds dans le vide. Mais à quoi bon.

Le roman meurtrier

Le klaxon retentit et la fumée sortit des cheminées. Le bateau était enfin en mer et se dirigeait vers l'immensité de l'océan Atlantique. Les passagers de cette flotte luxueuse étaient tous plus riches les uns que les autres, et Jack était fier d'avoir été capable d'entrer par effraction et de se cacher parmi les boîtes dans la coque lugubre du bateau. Il était à la recherche du meurtrier dont il avait entendu parler par les journaux et dont il se servait pour créer son roman. Ses écrits restaient secrets, mais Jack n'avait personne à qui les faire lire de toute façon. Juste le fait de penser à ce meurtrier mystérieux lui procurait une inspiration grandiose et ça avait créé chez lui une obsession malade. Jack sortit pour la première fois de son sinistre logis et aperçut tout à coup la tête qu'il croyait fortement être celle du tueur.

Il tenta en vain de le retrouver pendant des heures durant, à essayer de ressentir l'impulsion incroyable qui s'emparait de son âme lorsqu'il était en sa présence. Il aperçut, malgré le fastueux décor du bateau, quelques gouttes de sang vermeil sur le luxueux parquet de marbre. Il devint alors très excité et se sentit béni d'assister à une aventure de l'assassin qu'il pourrait calligraphier dans les plus profonds et réalistes détails.

La nuit tombée, il crécha dans son obscure coque et écrivit des chapitres et des chapitres sur l'expérience inoubliable qu'il vivait à l'instant même où il écrivait passionnément. C'est alors qu'il sentit un frisson glacial parcourir son dos en sueur. Le tueur était là, il le savait. Il sentait sa présence dans l'immensité de la ténébreuse cave. Il avait peur, il était même terrorisé, mais il continuait à écrire, son inspiration plus puissante que jamais.

Quand Jack sentit que le criminel n'était plus là, il se leva et, son carnet à la main, se faufila silencieusement dans le noir, poursuivant les taches de sang sur le plancher princier. Il arriva dans une salle opaque, noire comme l'enfer, mais qui lui semblait familière. Seule une petite lumière éclairait les quelques gouttes d'hémoglobine devenues bordeaux. Il eut tout à coup une peur extrême qui parcourut son corps squelettique. Une femme morte était étendue sur le plancher. Il assistait à la scène comme un témoin horrifié. Il eut peine à croire que le corps inerte étendu à ses pieds était celui d'un humain.

Il leva les yeux, son cœur battant à vive allure, menaçant d'exploser de l'intérieur. Il sentit la présence de l'assassin à ses côtés. Ses yeux montèrent et devant lui, un miroir pendait du plafond. C'est alors qu'il se vit, un couteau à la main, ses vêtements tachés de sang...du sang de la femme à ses pieds. Il fit une crise cardiaque et mourut sur-le-champ

Rapport d'autopsie ~ Dr. Welsh

Patient : Jack Smith

Le patient est mort d'un infarctus. Il souffrait d'un trouble profond, celui du dédoublement de personnalité. Il a été trouvé sur la scène d'un meurtre qu'il a commis, ce qui pousse à croire qu'une moitié de lui était un meurtrier et l'autre moitié un écrivain dont l'obsession de l'écriture l'a poussé à la démence.

Anne Kingma Lord

Un coup fatal

Ce matin-là, je me réveillai, vanné de la soirée de la veille. Mia et moi avions eu une dispute. J'avais pourtant eu le temps de réaliser mes torts et je voulais me rattraper. Mia était la seule personne que j'aimais et elle méritait ce qu'il y avait de mieux. «Driing, drinng» ; je m'empressai de répondre.

- Allo ?

- Je t'offre 500 000 \$ pour le 1903, St-Joseph.

C'était le travail, évidemment. Je voulais aller voir Mia, mais je me dis que je pourrais faire les deux. J'acceptai. «Merci, Darwin».

J'entrepris donc d'appeler Mia. Elle me donna rendez-vous le lendemain dans un petit restaurant proche de son nouvel appartement que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir, puisqu'elle venait de déménager. J'avais terriblement hâte de lui avouer mon amour. Elle était ce qu'il y avait de mieux dans ma vie. Mais avant de rejoindre ma douce le jour suivant, je devais faire une certaine chose. Faire mon travail. Je savais qu'il n'était pas très honnête, mais il me convenait, il me plaisait. Mais depuis l'arrivée de Mia, je m'en détachais. Ce serait probablement mon dernier coup, ce soir-là.

Je me présentai donc à l'adresse donnée dans une petite rue près de la marina, vers deux heures du matin. Plus j'approchais de la maison, plus je sentais l'adrénaline me monter dans les veines. Peut-être ne serait-il pas aussi facile d'arrêter ce travail, cette passion. En professionnel, je forçai le verrou sans faire un bruit. Je pénétrai dans la demeure sombre un peu éclairée par la pleine lune. Le salon était vide à l'exception de quelques meubles vacants et de boîtes éparpillées. Je me rendis au fond du couloir et entrai avec précaution dans une pièce qui semblait être une chambre. Une femme était étendue à plat ventre sur un lit, ses cheveux bruns émergeant des couvertures. Sa respiration indiquait qu'elle était profondément endormie. Je pointai mon revolver sur sa tête. Le silencieux étouffa les deux coups rapides. Une sensation inhabituelle de vide s'empara alors de moi. Commençaient-je donc vraiment à ne plus être capable de faire ce travail ?

J'approchai tout de même de ma proie, pour lui mettre une montre, mon rituel. Je pris son poignet glacé par la mort et reconnus, effrayé, la bague de Mia. Je retournai le corps, qui tomba sur le sol, découvrant les yeux, le nez et la magnifique bouche de ma douce, le sang coulant lentement de son oreille droite.

Ces images pénibles me hantèrent durant trois mois, six jours et quatre heures exactement. J'essayais de me raisonner, de trouver un sens à tout ça, pourquoi quelqu'un voulait-il sa peau ? Toutes ces questions sans réponses étaient devenues source d'obsession. Je voulais me convaincre que je pouvais oublier, comme avec tous les autres, mais sans succès. Au bout de trois mois, six jours et quatre heures, je ne pouvais plus. Je pris mon fusil, le plaçai sous mon menton et tirai.

Laurence Cléroux

Automne, post-scriptum du soleil

Ah l'automne! La saison de l'odeur des pluies de mon enfance et des longues heures passées à choisir la plus alléchante pomme du pommier. L'automne et ses feuilles colorées qui dansent sous le vent et virevoltent devant le dernier soleil de la saison. Les escadrilles qui, en septembre, abandonnent le ciel refroidi de l'automne. La nature qui obéit au rythme des saisons : Ah comme c'est beau l'automne!

C'est par ce beau matin qu'on coupa court à mes pensées : on cogna sauvagement à ma porte. Je me levai lentement, mon dos faisant encore des siennes. Décidément, je devrais piler un peu sur mon orgueil et consulter un spécialiste. Qui est-ce que ça peut bien être? Je n'attendais pourtant personne et, ce n'est probablement pas pour des indications, j'habite une petite maison isolée dans un cul de sac, on dirait presque je suis en campagne! J'ouvris. Un homme nettement mal en point dont le visage était à moitié couvert d'un chandail ensanglanté se tenait faiblement devant moi. Je restai figé, frappé de stupeur. Paniqué, je le fis entrer, l'assis doucement dans le fauteuil et m'empressai d'appeler la police et les ambulanciers. Pendant que je téléphonais, il me raconta son histoire d'une voix ténue et d'un air désorienté. Il m'informa qu'il avait été victime d'un accident de voiture, au bout de la rue. Je l'examinai d'un œil rapide. Il semblait avoir mal à la jambe. Peut-être une fracture. Sa tête. Je ne la voyais pas bien, il tenait toujours son chandail imbibé de sang. Elle était probablement fendue, mais rien de grave puisqu'il était toujours conscient. Il allait s'en sortir avec plus de peur que de mal.

Les secours en route, je laissai l'homme chez moi et me dépêchai d'aller voir s'il n'y avait pas d'autres blessés. Une fois dans ma voiture, le bout de la rue me semblait inatteignable. Mon cœur battait à 100 mille à l'heure. En une fraction de seconde, ma paisible matinée s'était transformée en véritable enfer. Heureusement, l'homme avait frappé à la bonne porte. Arrivé sur les lieux, il n'y avait rien. Je continuai ma route pour aller voir au deuxième coin de rue; rien non plus. Sur le chemin du retour, je me dis que quelqu'un avait dû remorquer les voitures avant que j'arrive. Après tout, je ne pouvais pas croire que cet homme se soit infligé par lui-même ces blessures.

Derrière ma porte principale se trouvaient deux policiers aux visages blasés.

- « Pourquoi avoir appelé inutilement la police et les ambulanciers monsieur? Vous devez bien savoir que la police a mieux à faire que de répondre à des appels comme... » dit l'un des policiers avant que je l'interrompe.
- « Inutilement? Mais je ne vous ai pas appelé inutilement! Il y a un homme blessé dans mon salon. Il m'a dit qu'il avait eu un accident au bout de la rue. J'y suis allé mais il n'y... » dis-je d'un air scandalisé avant que le second policier me coupe la parole à son tour.
- « Monsieur, sauf votre respect, nous avons fouillé la maison et ses alentours de fond en comble pour trouver un blessé, mais en vain. Il n'y a personne de blessé dans les parages. » dit le policier d'un air persuasif.
- « Mais c'est impossible! Il était là, sur ce fauteuil! » lui répondis-je quelque peu confus.

L'officier se roula les yeux en l'air et poursuivit :

- «Monsieur, c'est la seconde fois que nous nous déplaçons inutilement à votre domicile cette semaine. La dernière fois c'était pour un vol de tableau vous en souvenez vous? »

- «Bien sûr, c'était celui-ci.» Dis-je en pointant le tableau accroché au-dessus du canapé.

- «Oui et, à notre arrivée, il était revenu en place, comme par magie.» Me répondit-il avec un brin d'insolence.

Je tentai de m'expliquer, mais les deux agents, exaspérés, mirent rapidement fin à mes explications :

- «Maintenant, ça suffit! Avec toutes les bouteilles vides sur le comptoir de cuisine, vous ne devez plus être tout à vous! Vous avez eu votre chance, maintenant vous subissez les conséquences.» Me lança l'un des officiers en me tendant une amende de 500 \$.

- «J'espère que nous n'entendrons plus parler de vous avant un bon bout de temps, car il serait dommage qu'une vraie urgence survienne et que nous soyons réticents à nous déplacer chez vous!» me prévint l'autre en sortant.

Seul avec moi-même, je me dirigeai dans la cuisine. Une bonne douzaine de bouteilles de bière vides étaient éparpillées, çà et là, sur le comptoir. Ébranlé par la tournure des événements, je m'assis et me mis à réfléchir. Je n'avais pas le souvenir d'avoir bu ce matin ni la sensation d'avoir rêvé. Aucune trace de sang, ni sur le fauteuil, ni sur le sol. Dix minutes. Pas plus de dix minutes ont pu s'écouler entre l'accident et l'arrivée de l'homme devant ma porte. Comment les remorqueurs auraient-ils pu se rendre sur place et déplacer les véhicules aussi rapidement, sans laisser la moindre trace? Mais d'où vient toute cette histoire alors? Ah ma tête, ma pauvre tête! Mais qu'est-ce qui m'arrive? Les gens vont me prendre pour un vieux retraité atteint de délire! Non, pas le délire! Peut-être que j'ai bu ce matin et que je ne m'en souviens plus? Bon sang je ne suis pas fou! Cet homme je l'ai vu de mes propres yeux!

Et mon tableau, il avait réellement disparu! Je suis sorti dehors pour m'expliquer aux policiers et lorsque nous sommes entrés, c'était comme s'il avait toujours été là. Ah satanée vieillesse, mes erreurs commencent à me coûter cher. Heureusement que cette fois, la vie n'a été enlevée à personne. J'ai dû simplement halluciner, j'ai mal dormi ces dernières nuits.

Cette journée passa lentement. Très lentement. Au couché hâtif du soleil, j'allai me coucher; reprendre des forces, reposer ma tête. Je laissai mon amande et mes hallucinations derrière moi et je montai lentement les escaliers. Malgré la noirceur, je n'allumai pas, sachant où me diriger. D'une faible poussée, la porte de ma chambre s'ouvrit, dévoilant une silhouette dans la pénombre. J'ai eu l'instinct de prendre le téléphone qui se trouvait sur mon bureau. La silhouette, qui par sa carrure semblait être un homme, fit un pas en ma direction. J'étais terriblement effrayé, je sentais la sueur froide dans mon dos. Figé sur place, l'homme fit un second pas. Je découvris, à la lueur du coucher de soleil, son visage. C'était le même individu qui avait le visage à moitié couvert par un chandail baigné de sang plus tôt dans la journée. Il pointait une arme en ma direction. J'étais crispé. Il ne disait rien, moi non plus. Puis, d'un coup, tout devint clair dans ma tête. Moi, vulgaire anesthésiste retraité depuis quelques années. Retraité après avoir fait une erreur de dosage fatale. Une maladresse ayant laissé celle qui a été ma dernière patiente sur la table d'opération. Son mari, c'était lui. Il m'avait dit qu'il la vengerait peu après que le juge m'ait acquitté et ait tenu cette mort comme accidentelle. En une fraction de seconde, tout devint plus clair. Il s'était arrangé pour que la police ne vienne pas en me faisant passer pour un fou. Je n'avais plus aucun moyen de me sauver. D'un coup, je sentis quelque chose de chaud dans ma poitrine. Une odeur de poudre flottait dans l'air. J'échappai le téléphone puis m'écroulai sur le sol.